

Singaravélou, Pierre et Venayre, Sylvain (s.l.d.). Le Magasin du monde : la mondialisation par les objets du XVIIIe siècle à nos jours

Edward Ousselin

Numéro 120, hiver 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1089985ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1089985ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Department of French, Dalhousie University

ISSN

0711-8813 (imprimé)

2562-8704 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ousselin, E. (2022). Compte rendu de [Singaravélou, Pierre et Venayre, Sylvain (s.l.d.). Le Magasin du monde : la mondialisation par les objets du XVIIIe siècle à nos jours]. *Dalhousie French Studies*, (120), 149–150.
<https://doi.org/10.7202/1089985ar>

et parsemé de pépites linguistiques, sonores, et ingénieuses. *La coprésence de langues dans le roman antillais contemporain* sera un ouvrage de référence pour tout chercheur et critique intéressé dans le dialogue interculturel et l'interface linguistique. Avec cet essai bien argumenté, solidement appuyé sur les plus récentes théories, les *Lettres créoles*, titre d'une anthologie de Patrick Chamoiseau et de Raphaël Confiant, deviennent enfin à la mesure de tout lecteur, qu'il soit créolophone ou non. Stampfli a su brillamment marier linguistique (et énonciation dans la langue minorée) et analyse littéraire, montrer en quoi le matériau de la langue fait intégralement partie de la fiction antillo-guyanaise, et cela depuis *A ti pas* (1885) de Parépou jusqu'à aujourd'hui. Le lecteur sent à la sortie de cette sérieuse étude combien les générations actuelles que l'auteure a fréquentées dans ses publications académiques, continueront sur cette lancée. De même, vu la distinction des genres peu opérante dans les lettres créoles, ses conclusions valent aussi pour la poésie et le théâtre, pour le roman policier, comme par exemple *Hypérion Victimaire*⁴ et d'autres arts qu'elle a examinés avec discernement.

Edward Ousselin

Western Washington University

Le Magasin du monde : La mondialisation par les objets du XVIII^e siècle à nos jours. Sous la direction de Pierre Singaravélou et Sylvain Venayre. Paris : Fayard, 2020. 457 p.

Un timbre-poste, une ampoule électrique, un bâton de police, une bouteille en plastique, un éventail, un banjo, un billet de banque, une tong, une boîte de conserve : cet inventaire, qui n'est que partiel (et qui n'est pas celui de Prévert), désigne les objets que l'on peut voir sur la couverture de ce livre collectif. De même, sont représentés en quatrième de couverture : un chapeau panama, une statuette de Bouddha, un ballon de football et des baguettes. Examiner le processus historique de la mondialisation à travers l'étude des nombreux objets quotidiens (près d'une centaine) qui en dérivent, tel est en effet l'objectif du *Magasin du monde*. En 2017, Pierre Singaravélou et Sylvain Venayre avaient dirigé un autre livre collectif, *Histoire du monde au XIX^e siècle* (également publié chez Fayard), qui avait pour but de décentrer l'Europe, celle-ci n'étant pas simplement présentée comme l'origine et le vecteur de la modernité qui s'imposait aux autres régions du monde. Une des quatre parties de ce gros volume était d'ailleurs intitulée « Le magasin du monde ». On peut donc considérer le second livre comme un prolongement du premier.

À première vue, *Le Magasin du monde* se présente sous la forme d'un dictionnaire encyclopédique, chaque chapitre étant consacré à un seul objet. Chacun de ces chapitres est court : le plus souvent entre 4 et 5 pages. Chacun se termine par de succinctes références bibliographiques et par des renvois à d'autres chapitres (ce qui permet d'associer, par exemple, le préservatif et la pilule, le revolver et le fusil d'assaut ou le pagne et le wax). Cependant, l'ordre des chapitres n'est ni alphabétique ni thématique. Comme l'indiquent Singaravélou et Venayre dans leur très courte introduction, les chapitres sont simplement présentés dans l'ordre des « dates qui ouvrent chaque récit, renvoyant moins aux origines des objets qu'à leur usage ». Ce choix inhabituel reflète leur « volonté de défataliser le cours de l'histoire ». Plutôt qu'une chronologie, cette liste d'objets ressemble donc à un « entrepôt » ou à « ce que les Français du XIX^e siècle nommaient, à partir d'un mot italien lui-même emprunté à l'arabe, un magasin » (9).

4 Voir son étude de la bande dessinée « *Hypérion victime* ou l'art du récit chamoisien », lors du Colloque Patrick Chamoiseau et la mer des récits que j'ai pu écouter, Université de Toulouse, 2014.

Les dates qui se trouvent au début de chaque chapitre vont de 1736 (« Le coquillage ») à 2020 (« Le masque prophylactique », ce qui reflète évidemment la pandémie de Covid-19). Près de trois siècles d'une histoire mondialisée sont donc abordés à travers une longue liste d'objets, que l'on pourra consulter sans se soucier de l'ordre dans lequel ils sont présentés. En fonction de leurs intérêts personnels, les lecteurs pourront ainsi établir des croisements et trouver des liens parmi certains chapitres. On peut par exemple catégoriser certains objets en fonction de l'impérialisme colonial (la chicotte, le casque colonial, la robe de mission), des découvertes médicales (la quinine, la pénicilline), de la drogue (la pipe à opium, la coca), des vêtements (le complet-veston, le kimono, le sari), de la dimension ludique (la planche de surf, le train miniature, la console de jeux) ou de l'impact sur l'environnement (la boîte de conserve, la canette jetable, la bouteille plastique). Notons que certains objets ne sont plus d'actualité et n'ont qu'un intérêt historique : la caisse Ward, le flash au magnésium ou la médaille socialiste. D'autres semblent être en voie de disparition à notre époque numérique : la lettre, la carte postale ou le billet de banque. Enfin, on peut observer des évolutions historiques (ou la quasi-disparition de certaines espèces) à travers la composition des objets : les touches de piano ne sont plus recouvertes d'ébène ou d'ivoire, par exemple.

Se rapportant à la culture matérielle, le « magasin » d'objets qui est présenté dans ce livre permet de se promener à travers les lieux géographiques et les périodes historiques. Nullement triviale, l'étude des objets qui nous entourent est une façon de concevoir les processus de fabrication, d'échanges et de domination qui ont structuré nos sociétés et nos visions du monde.

Edward Ousselin

Western Washington University

Didier, Béatrice. *Chateaubriand : une identité trinitaire*. Leiden; Boston : Brill-Rodopi, coll. « Faux titre », 2019. 129 p.

Dans son étude succincte mais relativement dense, Béatrice Didier, qui dirige l'édition des *Œuvres complètes* de Chateaubriand chez Honoré Champion, propose de mettre en lumière l'unité de l'œuvre de « cet être triple » caractérisé par « l'amour de la liberté : liberté sous toutes ses formes : voyage, écriture, action politique » (p. 4). Pour justifier cette « représentation ternaire de l'œuvre et du moi » (p. 2), Didier s'appuie sur la « préface testamentaire » qu'a écrite Chateaubriand pour les *Mémoires d'outre-tombe*, dans laquelle l'auteur lui-même établit une division tripartite de sa vie et de sa carrière, alors qu'il a été tour à tour voyageur, écrivain et homme politique. Ce projet fascinant est mené de façon assez habile par une spécialiste de longue date de l'Enchanteur.

Cette monographie est divisée en quatre parties qui se penchent successivement sur l'explorateur, le romancier et le politicien, avant d'aborder la question de la représentation identitaire de Chateaubriand dans diverses éditions des œuvres complètes. En portant un regard sur le voyageur, Didier fait d'abord ressortir le rôle-clé joué par les expériences vécues à bord d'un navire, qui constitue « par lui-même un pays à part, avec sa langue, ses coutumes, ses hommes [...] » (p. 14). Il se serait donc développé chez Chateaubriand un « moi-navire », alors que « le mémorialiste devient lui-même un navire, à la fois par les tempêtes qu'il traverse, mais aussi par sa faculté de résister aux tempêtes, de les surmonter et de revenir au port » (p. 16). Par la suite, on examine l'évocation des jardins méditerranéens qui procède quelquefois de « l'imagination funèbre » (p. 20) de l'Enchanteur et qui est généralement caractérisée par les références culturelles pouvant suppléer à la « relative pauvreté des éléments descriptifs » (p. 21). Néanmoins, la peinture des jardins de l'Alhambra dans *Les Aventures du dernier Abencérage* consisterait en une véritable « libération de l'imaginaire du jardin » (p. 23) et